



Revista aSEPHallus de Orientação Lacaniana  
Núcleo Sephora de Pesquisa sobre o Moderno e o Contemporâneo  
ISSN 1809 - 709 X

### **Le regard ironique de François Sauvagnat**

### **O olhar irônico de François Sauvagnat**

### **Le look ironique de François Sauvagnat**

**Antônio Teixeira**

Orcid: [0000-0003-3867-2681](https://orcid.org/0000-0003-3867-2681)

Doutor pelo Département de Psychanalyse de Paris VIII (Paris)

Professor Titular do Programa de Pós-graduação em Psicologia na Universidade Federal de Minas Gerais / UFMG (Minas Gerais, Brasil)

Psicanalista, Membro da Escola Brasileira de Psicanálise / EBP

Membro da Associação Mundial de Psicanálise / AMP

E-mail: [amrteixeira@uol.com.br](mailto:amrteixeira@uol.com.br)

### **Apresentação da Profa. Aline Aguiar Mendes, sobre François Sauvagnat<sup>1</sup>**

Aline Aguiar Mendes é Professora Adjunta IV da Faculdade de Psicologia da Pontifícia Universidade Católica de Minas Gerais / PUC-Minas (Belo Horizonte, Brasil)

François Sauvagnat nasceu em Paris, em 20 de abril de 1951. Dedicou-se ao exercício da psicologia clínica em um dos mais importantes hospitais psiquiátricos da França, o Hospital de Bonneval. Foi pai de três filhos e teve seu segundo casamento com a psiquiatra e pintora Rokaya Boubakeur. Em 1990, tornou-se professor na Universidade Rennes 2. Lecionou como professor titular na cadeira de Psicopatologia do Curso de Psicologia na Universidade Rennes 2 e na Seção Clínica do mesmo curso. Foi também diretor de pesquisa na Universidade Paris VII, além de presidir seminários na *École Normale Supérieure*.

Membro da *École de la Cause Freudienne* (ECF) e da Associação Mundial de Psicanálise (AMP), ele exerceu a psicanálise de orientação lacaniana em seu consultório particular em Paris, cidade em que morava. No trânsito entre as duas cidades francesas, Rennes e Paris, manteve em sua casa um seminário vivo entre seus doutorandos, no qual discutia com generosidade, humor e rigor trabalhos de pesquisadores de várias regiões do mundo. Ele mesmo possuía uma formação vasta e muito rica. Licenciou-se em Estudos Clássicos pela Universidade Paris X, em 1972. Durante os dez anos subsequentes, concluiu vários mestrados em distintos campos do saber, como literatura clássica, linguística e psicologia clínica. Doutorou-se na década de 1980 na Universidade Paris VII, com a tese intitulada *O estatuto da voz em psicanálise: a pulsão invocante em Freud*, orientada pelo tradutor e linguista húngaro Georges Kassai.

Cidadão do mundo, como muitos o chamavam, falava fluentemente cinco línguas, dentre elas o francês, o inglês, o espanhol, alemão e além de transitar por muitas outras. Isso promoveu que suas ideias viajassem além das fronteiras europeias. Transitou também por vários campos de saber, como a filosofia, neurociências, literatura, história da psiquiatria, criminologia. Seus artigos foram traduzidos para várias línguas e suas comunicações cruzaram os continentes, levando sua astúcia clínica e erudição aos ouvidos de variados profissionais e estudantes, que puderam compartilhar com ele sua sede de

saber. Dentre suas obras, destacamos os mais de 50 artigos escritos em distintos idiomas acerca da temática da alucinação verbal, nos quais passeia pelos clássicos da psiquiatria e demonstra as contribuições decisivas de Lacan nesse tema. Além disso, contribuiu para a produção de uma obra monumental, escrita originalmente em espanhol, de quase 800 páginas, juntamente com José María Álvarez e Ramón Esteban, intitulada *Fundamentos de psicopatologia psicanalítica*.

Em maio de 2020, aos 69 anos, François Sauvagnat nos deixou em meio a um dos momentos mais dramáticos vividos pelo mundo contemporâneo, a pandemia de COVID 19. Sua saúde já estava fragilizada devido a um ataque cardíaco sofrido anos antes, sendo vítima, em 2020, de um acidente cerebral vascular que lhe retirou a vida. A morte deste psicanalista decidido pela transmissão da psicanálise na cidade, na universidade e para além das fronteiras que pudessem restringir o pensamento aos modos tradicionais da prática psicanalítica, foi sentida na comunidade de psicanalistas no mundo inteiro, rendendo a ele várias homenagens. Dentre estas, recentemente, em junho de 2022, a Universidade Rennes 2 organizou uma jornada de estudos em homenagem ao ilustre professor, contando com a contribuição de professores e pesquisadores de variadas regiões do mundo. O evento *La psychopathologie psychanalytique: actualité et perspectives: Journée d'étude en hommage au Prf. François Sauvagnat*, tornou vivo mais uma vez o pensamento audacioso do psicanalista sem fronteiras, trazendo para o campo da psicopatologia psicanalítica, sua história, suas implicações políticas e sociais a partir de suas inúmeras contribuições nas vertentes da pesquisa na universidade e dos diversos campos onde a clínica se faz presente.

### **Carta póstuma à François Sauvagnat**

Cher François,

C'est bien à toi que je veux m'adresser aujourd'hui.

Il y a deux ans déjà que tu nous as quittés, et je me souviens de la dernière fois que nous nous sommes rencontrés quelques jours avant mon retour au Brésil. J'étais consterné d'apprendre l'élection de l'extrême droite dans mon pays, et tu m'apaisais en silence, en me regardant sans rien dire.

Bien que je t'aie connu depuis longtemps à travers la lecture de tes travaux autour de la clinique de la psychose, je n'ai eu le bonheur de t'approcher vraiment que lors de ta venue dans le cadre d'une série de conférences à Belo Horizonte, en 2017. En observant tes manières réservées, alliées, pour ainsi dire, à une bonhomie quasi provinciale de ta présentation, je ne pouvais pas au premier abord deviner qui tu étais. Il m'a fallu un certain temps pour connaître la personnalité rayonnante que cette façon d'être voilait.

Je savais, bien entendu, que j'avais devant moi un homme très cultivé, formé en littérature classique, en linguistique et en philosophie, parlant plusieurs langues et possédant une profonde connaissance de l'histoire de la psychanalyse et de la psychiatrie. Toutefois, en t'entendant parler, avec

ta voix rauque et rythmée, entrecoupée de longues pauses et de respirations, j'entrevois également un savant qui semblait avancer camouflé, tel le philosophe René Descartes, un penseur discret, débarrassé du ton professoral du conférencier de grand public, qui s'exprimait comme quelqu'un qui médite à haute voix, le regard en l'air du chercheur qui tente de saisir, en plein vol, la meilleure phrase pour rendre au mieux une idée inattendue.

Capable de dissenter avec aisance et désinvolture les œuvres des grands auteurs comme Lacan, Kant, Foucault, Jakobson, Freud ou Lévi-Strauss, tu ne te privais pas pour autant d'illustrer ton argumentation d'un mot spirituel, de Peter Falk, dans la série télévisée Columbo, ou encore de commenter largement l'origine folklorique de la figure de Bugs Bunny, mis en scène dans le cinéma d'animation américain. T'accompagner au musée d'Inhotim a été, pour moi, l'occasion, mémorable, d'écouter quelqu'un qui répand plus de sagesse dans un commentaire esthétique improvisé qu'une cascade ne verse d'eau dans un lac tropical.

Aussi un dîner avec toi était-il l'occasion d'en apprendre autant sur histoire du freudisme en France que sur l'importance de George Martin dans l'évolution musicale des Beatles, ou encore sur Chet Baker dans le chant intimiste de João Gilberto. Dégagé des préjugés des représentants de la théorie critique, qui jettent indifféremment le meilleur d'un David Bowie et le pire d'une Beyoncé dans la fosse commune des déchets de l'industrie culturelle, tu nous enseignais à entrevoir la splendeur de la culture en dehors des lieux prescrits par l'érudition classique. Et tel le vieux Parménide qui enseignait au jeune Socrate à considérer la dignité ontologique des objets négligés par la philosophie (la poussière, la crotte, les poils), tu nous invitais à analyser la structure du discours qui nous conditionne derrière l'apparence, banale, des objets du quotidien, qui ont l'air de ne rien dire. Il n'y a rien de plus freudien que l'attention portée au rien, caché dans les petits détails, m'as-tu dit un jour au Brésil, en évoquant les paroles lancées par le lieutenant Columbo au cours de ses enquêtes, enquêtes que je ne ratais jamais pendant mon séjour à Paris, dans les années 90. Il est malheureusement rare aussi, m'as-tu confié, que le plaisir suscité par une série télévisée puisse mériter un examen attentif de notre part. Hantés, peut-être, par une sorte de préjugé puritain, nous avons l'habitude d'associer l'austérité au vrai, comme si la vérité pouvait y avoir un site conventionnel d'émergence. Ce faisant, nous oublions que la dimension événementielle de la vérité est essentiellement déplacée et que le sérieux, comme nous le rappelle Freud, se manifeste en biais, autant dans la banalité apparente des jeux de langage qui nous font rire que dans l'imagination des écrivains populaires.

Mais si le lieutenant Columbo, avec son attention distraite, pouvait susciter, de ta part, un éloge du strabisme, c'est que tu cherchais à nous montrer que la donnée banale dit davantage à l'œil en diagonale qui entrevoit la vérité dans le tissu des menus détails. Pour ton regard armé d'ironie, le meilleur moyen de se guider vers le vrai consiste, comme dans les polars de Georges Simenon, à suivre les empreintes de sa suppression par le sujet, selon la manière par laquelle on cherche, en psychanalyse, les effets de déformation générés par le désir refoulé sur la trame discursive de la réalité. Ayant appris de toi, aussi bien que de Roland Barthes, que cette mise en valeur des choses qui n'ont l'air de rien

requiert une vision en écharpe, j'oserais affirmer que ce regard oblique traverse l'ensemble des textes, comme si c'était la signature d'un auteur formé dans la philosophie du soupçon, qui nous incite à nous méfier de tout ce qui a l'air d'aller de soi.

L'ironie, tu sais cela mieux que moi, dérive étymologiquement d'*eironeia*, terme qui signifie, selon Chantraine, l'ignorance feinte dont Socrate se servait si bien pour interroger. Ainsi me suis-je souvenu de lire un texte où Éric Laurent nous montre la façon dont tu interrogues le syntagme "secrétaire d'aliéné", extrait de Falret, pour nous faire voir l'inversion ironique inaperçue que Lacan donne à cette expression. Du même coup, il m'apparaît que c'est dans ce sens que tu éclairais pour nous l'influence, peu remarquée, de la doctrine du comique sublime de l'écrivain allemand Friedrich Vischer sur la théorie freudienne du Witz et de la psychopathologie quotidienne. Tu nous invitais à voir l'importance qu'a eue pour Freud un auteur si peu cité par lui, et quasiment inconnu dans le milieu psychanalytique, en nous rappelant, à partir de la réflexion développée par Léo Strauss, dans *Littérature et persécution*, que pour saisir le propos d'un auteur, il faut non seulement relever ses citations, mais aussi chercher à entrevoir celles qu'il évite de citer.

Ton regard ironique nous enseigne à voir en quoi, dans l'ouvrage de Vischer, le comique posé comme fondement du sublime, en contraposition à la vision idéaliste du sublime héritée de la critique kantienne de la faculté de juger, nous mène aux formations freudiennes de l'inconscient.

J'espère, cher François, me mettre un jour à lire, si mon précaire allemand me le permet, l'hilare roman "Auch einer" que tu nous as présenté. J'étais mort de rire en t'écoutant parler des mésaventures du fâcheux protagoniste Albert Einhart, ce monsieur qui s'en prend sans cesse aux menus objets de son usage personnel, comme si ces objets étaient animés d'une mauvaise intention contre lui. Je me souviens bien du passage (que tu nous relatais) où ce personnage, rouge de colère, rapporte au narrateur la perfidie du bouton de sa veste qui s'était accroché au bord de la table dans un festin de noces, lui faisant renverser les plats et la bouteille de vin sur la robe blanche de la pauvre fiancée. Dans ton rapport, tu nous montrais qu'il était toujours question, dans les protestations récurrentes d'Albert Einhart, de quelque chose que tu conçois comme une théorie de la méchanceté des objets, théorie qui sera érigée plus tard - je crois que tu serais d'accord avec moi sur ce point - en loi universelle comme "loi de Murphy", celle qui énonce que tout ce qui est susceptible d'aller mal ira mal, empiriquement prouvée par le fait, bien connu de tout le monde, qu'une tartine beurrée tombera toujours sur le sol côté beurré.

Quelle que soit, bien entendu, la validité universelle de cette fâcheuse loi, je vois bien qu'à ton regard en diagonale n'échappe pas l'idée qu'au moment où la psychologie empirique construite par Brentano se proposait de définir la relation entre la conscience et son objet comme une relation d'intentionnalité, Theodor Vischer mettait en place un univers dominé par des objets dont la félonie découle du fait qu'ils refusent justement ce rapport d'instrumentalité intentionnelle. Car l'objet, nous dis-tu, ne se réduit pas à la simple projection des intentions déterminées par la conscience. L'en-soi de l'objet est aussi ce qui refuse, si tu me permets de reprendre la terminologie de Sartre, son appropriation

inerte par le pour-soi de la conscience, au sens où l'objet, loin de rester comme une réalité passive, est aussi, comme tu le dis, une puissance active qui prépare secrètement l'échec, l'insuccès, la bévée de l'intentionnalité tendancieuse de ma conscience, au niveau d'un préalable aux actes manqués dont Freud explorera les motivations inconscientes. Or ce monde où ces petits riens nous agacent de vexations, nous rappelles-tu, est bien le monde de la névrose, tout comme l'intention perfide des objets de Vischer qui s'exprime dans les actes manqués est le fait de l'inconscient en tant qu'intention déguisée dans le ratage. L'objet ne vaut, dans la perspective proposée par Freud, que comme représentant d'une relation à l'Autre qui met en scène la vérité cachée d'un désir refoulé. Et cela à tel point, as-tu conclu, que dans la description de Vischer c'est l'objet qui devient le véritable sujet à quoi Freud a substitué le sujet de l'inconscient mis au jour par l'interprétation des actes manqués.

J'aurais aimé t'écouter davantage, cher François, sur le fait, souligné par toi, que la perfidie des objets déplorés par le personnage du roman signalisait, à l'époque où Vischer avait écrit son ouvrage, que l'homme atteignait au domaine féminin: celui des affaires domestiques des vêtements et leurs boutons. Il me paraît que les références récurrentes de Columbo à sa femme, au cours de ses investigations, y soit pour quelque chose, mais je ne dispose pas d'espace pour développer une telle hypothèse dans cette brève missive. Je souhaiterais néanmoins détacher un autre aspect qui compose, pour ainsi dire, la fourberie des objets vischériens dont tu fais état, un aspect lié, cette fois-ci, à la manière par laquelle ces objets dérangent le personnage en se collant à son corps, par une sorte de parasitisme qui l'empêche d'exécuter l'action intentionnelle. Tel est bien le cas, que tu as mentionné, du bouton sordide de la veste qui s'accroche à la table lors de la fête de noces, tout comme celui de la déplaisante plume qui se coince avec un cheveu et renverse le verre d'encre sur la feuille blanche sur laquelle il cherche à écrire.

Je crois, cher François, que tu m'accorderais l'idée que nous avons affaire à une sorte de viscosité des objets dans ce monde vischérien chargé de mauvaises intentions, illustré, par ailleurs, avec éloquence, dans ce passage, cité par toi, où le héros parle de son horreur du catarrhe qui fait de l'homme, au lieu d'une créature bénie par son créateur, un mollusque informe tourmenté par des substances visqueuses, torturé par un nid de démons qui le font tousser et cracher... Or, si nous suivons ensemble, à ce sujet, la magnifique étude de Jean-Paul Sartre sur le visqueux, dans les pages finales de *L'Être et le néant*, nous constatons que si la perception de la qualité d'un objet se lie, en règle générale, à la façon dont la conscience se les approprie intentionnellement, la viscosité se pose, en revanche, si je puis dire, comme une sorte de qualité contraire, une qualité qui vient montrer que l'objet ne se réduit pas à ce simple mode d'appropriation instrumentale. La résistance que l'objet oppose à mon effort de me l'approprier produit sur moi, elle aussi, l'impression de sa qualité, et c'est à partir de la considération de cette résistance que Sartre nous invite à analyser la qualité du visqueux.

Pour saisir ce point il faut bien noter, cher François, que l'appropriation négatrice de l'objet par la conscience se lie, si l'on revient à George Bataille, au rapport instrumental au moyen duquel l'homme humanise le monde par le travail et s'en sépare, au sens où ce rapport instrumental nous oblige à

interrompre toute relation d'intimité avec les éléments du monde pour les concevoir en tant qu'ustensiles, c'est-à-dire comme des moyens soumis à un projet extérieur qui les nie. Du même coup, si nous nous rappelons que l'investissement libidinal de la pulsion ne présente aucune propension à cette disposition instrumentale imposée par la culture, nous voyons pourquoi l'humanisation de l'enfant exige qu'on lui enseigne, comme le dit Bataille, cette étrange aberration qu'est le dégoût, reporté par le personnage de Vischer aux sécrétions de la gorge. Il en va de même pour Freud, qui voyait dans le dégoût (*der Ekel*) de l'enfant pour la peau à la surface du lait, l'indice du refoulement d'une ancienne zone érogène, qui métaphorise, en l'occurrence, la peau de la mamelle, pour nous expliquer que le facteur qui nous conduit à la finalité extérieure définie par la culture est le même que celui qui vient engendrer, dans notre perception, le sentiment de répugnance envers les objets autrefois investis d'une participation libidinale intime. Ainsi l'aversion fonctionne-t-elle, nous dit Freud, à la manière de barrières (*gleichwie Damne*) destinées à endiguer la libido, dans la mesure où la culture nous oblige à interrompre cette participation libidinale intime avec les éléments du monde, pour faire place au rapport d'extériorité instrumentale d'avec les objets.

Or, c'est précisément dans le cadre de ce projet d'appropriation instrumentale que l'objet visqueux se révèle et déploie sa viscosité, nous explique Sartre, au sens où cet objet vient exiger de ma part une participation intime, alors que je croyais pouvoir me l'approprier dans l'extériorité neutre de son usage instrumental. L'objet visqueux, au dire de Sartre, est un être qui, tout en se laissant posséder, ne se laisse pas approprier, puisqu'il roule sur moi et s'unit à moi au moment où je veux m'en débarrasser. Telle l'encre qui salit les doigts du personnage de Vischer, l'objet visqueux m'échappe comme l'eau, mais sans que je puisse m'approprier cette propriété qu'il a de s'échapper, pour me laver, par exemple, car il se renie également en tant que fuite, en se collant au corps sur lequel il fuit. Sa fuite liquide ne demeure pas moins une permanence solide qui s'en va sans vraiment s'en aller. Tout comme la tunique offerte en cadeau par Déjanire à Héraclès, l'objet visqueux m'invite à me l'approprier et quand je m'en rends compte, il est trop tard: c'est lui qui m'a saisi. Sa succion m'impose cette participation où je risque de perdre l'identité qui m'en sépare, comme si j'étais voué à me dissoudre dans sa viscosité.

Si je t'ai parlé de tout cela, cher François, c'est qu'il ne me paraît pas du tout anodin que Freud, à la fin de sa vie, nous ait avoué voir, dans la viscosité de la libido (*Klebrigkeit der Libido*) l'élément inanalysable, impossible à modifier, pour souligner cette dimension non utilisable de la libido qui s'impose dans notre expérience. Il en dérive la permanence inévitable, en tout traitement, d'un résidu symptomatique impossible à dissiper, comparable, aux yeux de Freud, au facteur d'entropie dans un système thermodynamique.

Cela nous oblige à considérer la dimension de la jouissance corrélée par Lacan à la condition souveraine, décrite par Bataille, à propos de ce qui ne sert à rien, et qui, du même coup, s'oppose, dans le cas de l'expérience analytique, à toute finalité thérapeutique.

Grand merci, cher François, de m'y avoir fait penser.

En toute amitié

Antonio

**Nota:**

1. **Fontes consultadas**

Éditorial: *François Sauvagnat, un style*. Recuperado de: <https://www.hebdo-blog.fr/editorial-francois-sauvagnat-style/?print=pdf>

Laurent, Le. V. (2020). Oedipe info: décès de François Sauvagnat. *Oedipe.org*. Recuperado de: <https://www.oedipe.org/newsletter/20200517/oedipe-info-deces-de-francois-sauvagnat>

Radio Lacan. (2014). *Entrevista a François Sauvagnat*. [Podcast]. Recuperado de: <https://radiolacan.com/pt/podcast/entrevista-a-francois-sauvagnat/6>

Rubio, M. S. (2021). In memoriam: François Sauvagnat. *Hypotheses*. Recuperado de: <https://cpsy.hypotheses.org/219>

Programa de Pós-graduação em Psicologia da UFMG. (2020). *Notas de pesar – falecimento do professor François Sauvagnat*. Recuperado de <https://www.fafich.ufmg.br/pospsicologia/nota-de- pesar-falecimento-do-prof-francois-sauvagnat/>

Université Rennes 2. (2022). *La psychopathologie psychanalytique: actualité et perspectives*. Journée d'étude en hommage au Pr. François Sauvagnat. Recuperado de: [https://jetudesauvagnat.sciencesconf.org/data/pages/flyer\\_3p\\_15\\_mars\\_compressed.pdf](https://jetudesauvagnat.sciencesconf.org/data/pages/flyer_3p_15_mars_compressed.pdf)

**Citação/Citation:** Teixeira, A. (nov. 2022 a abr. 2023). Le regard ironique de François Sauvagnat. *Revista aSEPHallus de Orientação Lacaniana*, 18(35), 134-140. Disponível em [www.isepol.com/asephallus](http://www.isepol.com/asephallus). **Doi:** 10.17852/1809-709x.2023v18n35p134-140

**Editor do artigo:** Tania Coelho dos Santos

**Recebido/ Received:** 28/02/2023 / 02/28/2023.

**Aceito/ Accepted:** 15/03/2023 / 03/15/2023.

**Copyright:** © 2023. Associação Núcleo Sephora de Pesquisa sobre o moderno e o contemporâneo. Este é um artigo de livre acesso, que permite uso irrestrito, distribuição e reprodução em qualquer meio, desde que o autor e a fonte sejam citados/This is an open-access article, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the author and source are credited.